



Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ?

André Lapied, Sophie Swaton

► To cite this version:

André Lapied, Sophie Swaton. Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ?. 2011. halshs-00609058

HAL Id: halshs-00609058

<https://shs.hal.science/halshs-00609058>

Preprint submitted on 18 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Sélection naturelle ou volonté de puissance :
comment interpréter le processus de
destruction créatrice ?**

André Lapied
Sophie Swaton

July 2011

DT-GREQAM

Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ?

André Lapied
GREQAM, IDEP, Université Paul Cézanne
a.lapied@univ-cezanne.fr

Sophie Swaton^{*°}
CWP, Université de Lausanne
Sophie.swaton@unil.ch

17 juillet 2011

Résumé : Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est à Werner Sombart et non à Joseph Schumpeter que l'on doit l'apparition du terme de destruction créatrice en économie. Il faut également noter que, contrairement à Schumpeter, Sombart revendique pleinement l'influence nietzschéenne. Mais, d'un autre côté, Sombart recourt également aux théories évolutionnistes, alors que Nietzsche a construit son propre concept de destruction créatrice de manière très critique vis-à-vis de l'évolutionnisme. Dans la mesure où le fait de se référer à deux thèses opposées pour fonder une théorie peut apparaître contradictoire, ce papier s'est donné pour objet d'examiner laquelle de ces positions semble la plus légitime pour éclairer le concept de destruction créatrice.

Mots-clés : destruction créatrice, concurrence, théories évolutionnistes, Schumpeter, Nietzsche, volonté de puissance, innovation, entrepreneur

Abstract : Contrary to what is usually thought, the term « creative destruction » was initially introduced into economics by Werner Sombart – and not by Schumpeter. And, again, contrary to Schumpeter, Sombart explicitly mentions Nietzsche's vital influence; and he refers to evolutionary theories as the *source* of his notion of « creative destruction ». However, highly critical of such an approach, Nietzsche had built in fact this concept of « creative destruction » in reaction to evolutionary theories. We propose in this paper to discuss the relative merits of both Nietzsche and the evolutionary theories as the most appropriate intellectual origin of the « creative destruction » mechanism.

Keywords: creative destruction mechanism, evolutionary theories, Schumpeter, Nietzsche, will to power, innovation, entrepreneurship

JEL Classification : B13, D41

* Les auteurs remercient les participants au séminaire de philosophie et économie du CEPERC-GREQAM, en particulier Alain Leroux et Jean Magnan de Bornier pour leurs commentaires sur une version précédente de ce papier ainsi que ceux du séminaire interne du Centre Walras-Pareto, en particulier Amanar Akhabbar, Nicolas Brisset et Antoine Missemer.

° Auteur correspondant.

Sélection naturelle ou volonté de puissance : comment interpréter le processus de destruction créatrice ?

Introduction

C'est à Sombart et non à Schumpeter que l'on doit l'apparition des noms de Goethe et de Nietzsche. C'est donc uniquement grâce à l'héritage assumé de Sombart que la référence à Nietzsche est indirectement justifiée dans l'origine et l'interprétation du concept de destruction créatrice. Faut-il s'en étonner ? La question de la pertinence d'une référence à Nietzsche pour fonder un raisonnement économique peut être légitimement questionnée en soi et ceci pour quatre raisons. Tout d'abord parce qu'il a laissé peu de trace explicites dans la pensée économique. Sur ce point P. R. Senn (2006) remarque qu'il existe très peu de références à Nietzsche dans les histoires de la pensée économique ni dans les revues d'économie, qui sont les sources usuelles de recherche en paternité des idées économiques¹. Ensuite parce que Nietzsche n'a pas été un grand lecteur d'ouvrages économiques. Les économistes cités par Nietzsche : Bagehot, Bentham, Carey, Carlyle, Galiani, Herrman, Malthus et Mill, sont en effet peu nombreux et pas toujours des plus illustres, à quelques exceptions notables près². De plus, les développements économiques dans l'œuvre de Nietzsche sont assez rares. Il traite pourtant, par exemple, de la baisse de la qualité des produits dans l'industrie moderne, de la question de la division du travail ou de la place de l'État dans l'organisation économique³. Enfin, parce que, lorsque Nietzsche écrit sur l'économie ou sur les économistes, c'est pour développer une analyse essentiellement critique⁴. Au delà de théories particulières, ce sont les valeurs de la disciplines qui sont remises en cause⁵. Malgré ces *a priori* peu favorables, une tentative pour « réconcilier » les économistes avec Nietzsche ne manque pas de sens, l'ouvrage collectif de J. G. Backhaus et W. Drechsler : *Friedrich Nietzsche (1844-1900) – Economy and Society* en constitue la démonstration.

¹ p. 10.

² Cf. M. A. G. van Meerhaeghe (2006), pp. 40-43.

³ Cf. M. A. G. van Meerhaeghe (2006), pp. 43-48.

⁴ Id.

⁵ Id.

Ainsi, il est mentionné dans cet ouvrage que le concept de destruction créatrice, volontiers associé à Schumpeter, aurait été introduit pour la première fois par l'économiste allemand Werner Sombart : "We shall further argue that - contrary to the firm beliefs of the economic profession - the term 'creative destruction' was brought into economics not by Schumpeter but by Werner Sombart (1863-1941), the economist who was probably most influenced by Nietzsche"⁶. Nous ne cherchons pas ici à justifier la véracité de la filiation ni à présenter une évolution historique du concept de destruction créatrice ; nous nous écartons également d'une analyse schumpetérienne du terme relevant d'une optique de pure histoire de la pensée économique⁷. En revanche, c'est l'introduction de Nietzsche en économie qui nous interpelle, plus particulièrement sur le terme de « destruction créatrice », entendue au sens microéconomique standard, et sur la manière de justifier philosophiquement cette référence qui est également interprétée à travers une grille de lecture évolutionniste. Nous ne présenterons pas les analyses modernes de ce courant évolutionniste riche de nouvelles théories et d'interprétations en économie (voir Veblen 1919 ; Hodgson 2002, 2006 ; Leroux 1997 ; Koppl et Marciano 2009 ; Marciano 2007, 2009) et nous en tiendrons à une interprétation également standard de l'évolutionnisme aussi bien en philosophie qu'en économie⁸. Il est communément admis que Herbert Spencer a tenté de répandre le concept d'évolution à travers l'adage de « la survie du plus apte » qui sera malencontreusement utilisé par des thèses eugénistes qui conduiront au discrédit des métaphores biologiques par les économistes après la seconde Guerre mondiale⁹. Quant à Darwin, il est de connaissance commune de lui associer le principe de la sélection artificielle et de la sélection naturelle tout comme le fait qu'il puise dans Malthus (Lazaric 2010), l'idée de « survie pour l'existence ». C'est bien ce qui pose problème à Nietzsche et ce sur quoi nous nous penchons : sachant ce que Nietzsche écrivait sur les économistes en général, et sur Darwin et Spencer en particulier, indépendamment du fait de savoir s'il avait raison ou tort, mais en contextualisant sa critique, c'est la pertinence du rapprochement découvert entre Nietzsche et le concept de destruction créatrice qu'il nous semble intéressant de sonder. Et pour aller plus loin encore, nous visons ici à éclairer ce rapprochement en proposant une interprétation nouvelle alliant la position

⁶ Cf. Reinert H. et Reinert E. S (2006, p.56).

⁷ Bien que nous évoquerons nécessairement le rapprochement entre Nietzsche et Schumpeter sur la figure de l'entrepreneur.

⁸ Même si nous devons à certains passages rappeler la position philosophique de Darwin notamment lorsqu'il nous semble indispensable, pour la clarté de l'argumentation, de préciser que Nietzsche n'est pas toujours juste envers cet auteur et bien que cela ne soit pas notre préoccupation initiale.

⁹ Sur l'accueil de Darwin par les économistes, voir Marciano 2007.

philosophique de Nietzsche à la conception microéconomique traditionnelle de la destruction créatrice. Or, la tâche n'est *a priori* pas aisée.

En effet, Nietzsche est loin d'être un partisan des théories de Darwin vers lesquelles le concept de destruction créatrice a pourtant évolué. Dès lors, si l'origine ou l'interprétation nietzschéenne du concept de destruction créatrice n'est pas compatible avec son orientation évolutionniste¹⁰, laquelle de ces interprétations doit-on privilégier ? Pour répondre à cette question, nous proposons une grille de lecture des différents niveaux de valeurs créées dans le processus de destruction créatrice aujourd'hui associé à la concurrence. C'est à partir de ces niveaux de valeurs, et non de la conception schumpetérienne elle-même, que nous proposerons dans la dernière partie de cet article une interprétation nietzschéenne censée rendre compte du processus de destruction créatrice.

Rappelons que pour Nietzsche la volonté de puissance est un outil qui permet à celui qui s'en sert de s'élever au-dessus de la « horde ». C'est dans un acte de création et d'élévation que Zarathoustra peut non seulement créer ses propres lois mais se créer d'abord lui-même, en venant à bout des ses propres résistances. Les processus de création et de destruction lui sont donc nécessaires et s'expriment dans cette volonté propre aux « nobles » spirituellement et moralement puissants. Eux seuls ont l'aptitude de vouloir et de pouvoir sortir de l'enlèvement et de la stagnation dans lesquels les « faibles » ou les « décadents », incapables de s'affranchir du ressentiment, se complaisent. Les « faibles » et les « forts » sont des types humains, non des catégories d'individus réels. Quant aux firmes, elles n'ont évidemment pas de volonté de puissance (qui est réservée aux organismes vivants) mais on peut interpréter leur politique (qui résulte de décisions humaines) comme procédant d'une volonté de puissance. Nous ne recherchons pas de fondements en soi à la destruction créatrice qui, en tant que raisonnement économique, n'en a pas besoin, mais plutôt la mise en rapport d'une approche économique avec une approche philosophique en vue de les enrichir mutuellement. Notons également que la lutte pour la vie et la volonté de puissance sont avant tout des mécanismes ou des processus, et non des objectifs. Du point de vue économique, nous ne visons pas non plus à les figer contextuellement, comme si la préservation concernait les marchés matures et la volonté de puissance les marchés en expansion.

¹⁰ Reinert H. et Reinert E. S (2006, p.56) "shall argue that the idea of 'creative destruction' enters the late 19th Century *Zeitgeist* through the works of Friedrich Nietzsche".

Dans l'analyse microéconomique contemporaine, la destruction – créatrice est figurée par les forces de la concurrence. Les entreprises sont rivales pour l'accès aux ressources rares : demande solvable, épargne, compétences professionnelles, matières premières ... La disparition, ou même le déclin des unes, accroît la disponibilité pour les autres, en termes quantitatifs, ou diminue le prix, en termes pécuniaires. De la même façon, en interne, la concurrence entre les différentes activités conduit à affecter le capital disponible aux emplois les plus avantageux¹¹. Il y a donc un lien, mais non une causalité entre destruction et création, la première étant une condition facilitatrice, voire même nécessaire, sans être pourtant suffisante, de la seconde.

Ce raisonnement se situe, à l'évidence, dans le cadre strict de la théorie standard de la valeur, au sens du modèle d'équilibre général Arrow-Debreu. La valeur créée est donc le profit, calculé aux prix de marché et généré par les firmes. Cette conception peut sembler bien éloignée de l'interprétation nietzschéenne, qui pose la question de la « valeur morale » d'un processus. Un éventuel rapprochement nécessite de poser la question des fondements philosophiques de la destruction – créatrice (section 1). En première analyse, la théorie de l'évolution, dans son interprétation standard à travers la sélection naturelle de Darwin ou la thèse de l'adaptation que l'on s'accorde à associer à Lamarck, semble constituer le chaînon manquant entre ce mécanisme économique et la pensée de Nietzsche (section 2). Néanmoins, la critique virulente de Nietzsche, aussi bien contre l'évolutionnisme de Darwin et de Lamarck, que contre la conception économique de valeur, nous engage plutôt à substituer la volonté de puissance à la sélection naturelle, et à remettre en cause la valeur morale de la concurrence, pour revenir aux sources mêmes de la pensée nietzschéenne et fonder la destruction – créatrice sur des bases plus solides (section 3).

1. Le processus de destruction créatrice

1.1 Le fondement philosophique

Dans les mythologies égyptiennes, hindoues et grecques, chaque acte créateur réitère la création de l'univers par les dieux. La création apparaît donc comme un acte divin dans lequel le chaos se transforme en cosmos grâce à une structure et à des normes¹². La création

¹¹ Cette démarche est d'ailleurs explicite en ce qui concerne les institutions financières, qui calculent la rentabilité des fonds propres investis dans différents métiers, afin de définir leur stratégie de positionnement : banque de détail, d'investissement, de financement, ... La compétition est supposée orienter les ressources rares vers les utilisations (entreprises ou productions) les plus efficaces.

¹² Cf. Mircea Eliade (2008).

symbolise la victoire du dieu contre le chaos, souvent associé aussi à un dragon, emblème du monstre marin ou du serpent primordial. Cet acte n'est jamais définitif et se réitère dans un mouvement incessant de destruction - création. Le concept de destruction créatrice renvoie donc à l'idée que la naissance d'une chose est associée à la destruction d'une précédente. Tel est le sens du mythe de Phoenix, créature censée renaître de ses cendres et qui sera plus tard reprise à bon compte par les chrétiens médiévaux qui y lisent le symbole de la résurrection du Christ. Notons également que l'hindouisme se fonde sur l'existence de trois divinités : Brahma, Vishnu et Shiva, respectivement considérés comme créateur, protecteur et destructeur de l'univers en vue de permettre sa nécessaire régénération. Dans certaines traditions, Shiva est même considéré comme le destructeur et le créateur à la fois.

Selon Reinert et Reinert (2006), c'est à Johann Gottfried Herder que l'on doit l'introduction des mythes indiens de destruction création dans la philosophie allemande, mythes auxquels s'intéresseront Goethe, puis Nietzsche. Il est vrai que Nietzsche, notamment par le biais de Schopenhauer, a été influencé par la philosophie hindoue dont on retrouve des mythes revisités sous sa plume. Mais c'est plutôt celui de Dionysos et d'Apollon, renvoyant respectivement à une typologie dynamique (destruction - création) et statique (équilibre et ordre), que Nietzsche explicitera davantage¹³. Précisément, la typologie nietzschéenne, combinant la nécessité de maintenir deux approches, l'une dynamique et l'autre statique, via les figures emblématiques de Dionysos et Apollon, offrira à Schumpeter un nouvel horizon pour sa propre conception de l'entrepreneur et de l'innovation. Selon Shionoya (1997), le rapprochement conceptuel est évident, Schumpeter trouvant dans l'interprétation nietzschéenne de la volonté de puissance un horizon que ne pouvaient lui offrir ni la théorie walrasienne de l'équilibre général¹⁴ ni la théorie de Marx, jugées trop « statiques » sans référence à des marques « d'initiative personnelle ».

¹² Les images d'Apollon et de Dionysos se retrouvent, de manière différente, avec le clivage entropie – néguentropie. En thermodynamique classique, l'entropie est la grandeur qui caractérise le désordre au niveau macroscopique, dans un système fermé et en thermodynamique statistique l'entropie correspond à la probabilité pour les molécules d'occuper des positions différentes. L'entropie maximum correspondant à l'égaleisation parfaite de la température en tout point. Nous retrouvons ainsi un raisonnement bien nietzschéen : la dissipation maximale de l'énergie conduit à l'égalité parfaite, qui, pour lui, caractérise la mort d'une civilisation, privée de ses éléments différenciateurs qui provoquent le jaillissement vital. Dans un système ouvert, la vie se « nourrit » de néguentropie, afin de compenser l'inévitable tendance à la dégénérescence et conserver un niveau d'entropie stationnaire suffisamment bas. Cette vision est donc celle d'une lutte entre deux forces antagonistes mais inévitablement liées. On retrouve bien les caractères opposés, mais indissolublement liés, de la destruction et de la création.

¹⁴ Bien que parfaitement explicite dans le cadre de l'économie statique. Mais le consommateur hédonistique ne suffit pas. Cf. Shionoya (1997, p.3).

Or, la visée première de Schumpeter était d'introduire un type dynamique de l'homme en sciences sociales.¹⁵ C'est donc bien dans la philosophie nietzschéenne que l'on trouve un rapprochement avec la figure de l'entrepreneur. Telle est également la perspective de Santarelli et Pesciarelli (1990, pp.687-688) qui proposent une interprétation nietzschéenne de l'entrepreneur *via* la volonté de puissance : « Nietzsche and Schumpeter share a view of the world based on the irreconcilable co-presence on the historical stage of two opposing human types (...) Nietzsche defines these two types as the 'overmen' and the so-called 'mass' or 'herd' (...) We find a similar concept in Schumpeter's writing, although he employs a wide range of synonyms and never uses the term 'overmen'. He describes 'the leaders who emerge vigorously from the mass' or 'personalities who *in se* possess the rules for their actions' ».

Sous la plume de Schumpeter, l'entrepreneur est décrit comme la figure émergente de la masse. La volonté de puissance apparaît donc ici comme un concept positif qui permet de penser une approche dynamique de l'entrepreneur, et par-là de l'économie. En effet, ce que Schumpeter critique dans la vision classique, et marxiste, c'est une conception uniquement statique de l'homme, une économie statique et non dynamique. Dans son approche, le processus social est constitué d'interactions apportées par des hommes dynamiques et des hommes statiques qui, eux, poursuivent la routine. L'innovation et l'adaptation sont deux facettes de la vie sociale¹⁶.

Néanmoins, la référence à Nietzsche, en particulier pour expliciter les fondements de la figure emblématique de l'entrepreneur, n'est pas citée par Schumpeter. Notons également que dans l'article de Santarelli et Pesciarelli (1990), Nietzsche est mentionné et analysé comme une source d'influence parmi d'autres, en l'occurrence Bergson (1907). Streissler (1994) trouve, quant à lui, des prémisses de l'approche de Schumpeter chez Wieser¹⁷. Enfin, soulignons que, dans les articles que nous avons recensés, y compris chez Sweedberg (1991),

¹⁵ Shionoya (1997, p.6).

¹⁶ Shionoya (1997, p.7) : « While innovation disrupts existing equilibrium, adaptation absorbs the consequences of innovation as a new order, just as the Apollo's harmonizing form integrates the Dionysos's disruptive forces of life ».

¹⁷ "He gives Wieser some credit for something like the concept, although Wieser applied it more narrowly to the case of large firms innovation having a destruction effect on independent entrepreneurs." (Cité par Diamond Jr, 2007, note 2, p. 176). En revanche, en matière de concept, Streissler estime que "It was *not* the by then belaboured theme of German economic literature, the figure of the creative entrepreneur, that was new in Schumpeter, but rather the idea of creative destruction by entrepreneurial innovation." (Ibid.). Précisément, selon G. Chaloupek (1995, p. 136), "Sombart also shares Schumpeter view that innovation is the principal driving force of the system (...)". "Sombart always speaks of the introduction of new production processes, and almost never of new products". Mais, contrairement à Schumpeter, Sombart assume pleinement l'influence nietzschéenne dans sa propre théorie économique, au même titre d'ailleurs que les théories évolutionnistes vers lesquelles il fait ensuite dériver le concept de destruction créatrice.

la référence à Nietzsche en tant qu'inspirateur de Schumpeter dans un milieu de foisonnement intellectuel où ses thèses pouvaient difficilement être ignorées¹⁸, se justifie principalement pour la figure de l'entrepreneur, non pour le processus de destruction créatrice lui-même qui semble né sous la plume de Schumpeter.

Pourtant, c'est ici que le rapprochement prendrait une dimension nouvelle, impliquant la prise en compte d'un autre niveau de la volonté de puissance inscrite dans un mouvement incessant. Ce mouvement, celui de l'éternel retour, serait conforme aux fondements philosophiques et mythologiques de la destruction créatrice. Ces derniers ont le mérite de pointer le principe d'une structure dynamique du processus de destruction – création qui apparaît aussi comme un cycle. C'est précisément cette vision du cycle que l'analyse économique retiendra, rompant avec une interprétation linéaire¹⁹. Au-delà d'un mécanisme binaire, le processus de destruction créatrice, en économie, s'associe à la création de valeur économique. Comment cela se manifeste-t-il au niveau microéconomique ?

1.2 Le mécanisme et la valeur économique

Le concept de valeur économique dominant est celui de la valeur de marché. Au niveau microéconomique, il découle de la théorie de la valeur issue du modèle moderne d'équilibre général²⁰. Il résulte de la mesure par les prix d'équilibre en concurrence parfaite et bénéficie du soutien du premier théorème fondamental de l'économie du bien-être²¹. La valeur des échanges étant nulle, selon la loi de Walras, seule la production peut faire évoluer la valeur et cet éventuel accroissement est mesuré par le profit. Dans une approche dynamique, le profit d'une période doit laisser place aux flux actualisés de profits futurs. En présence de marchés de capitaux parfaits, et sous l'hypothèse d'anticipations rationnelles, la valeur de marché constitue un estimateur sans biais de ces flux. En accord avec la théorie néo-classique, la valeur de marché constitue tout aussi bien l'indicateur unique de la performance des dirigeants au niveau microéconomique, que celle de l'économie au niveau agrégé. Cette

¹⁸ Cf. Santarelli et Pesciarelli (1990, note 23, p. 687) : Schumpeter « received his education in an atmosphere of close interdependencies between the arts and the sciences, fostered by a cultural climate that encouraged communication between intellectuals from different disciplines. A major influence at work in this environment was the thought of Nietzsche, which enjoyed its period of maximum currency between 1900, year of the philosopher's death, and the beginning of the First World War. »

¹⁹ Cette notion de cycle se retrouve chez le jeune Smith, tout comme chez Thomas Mann, puis Pareto. Pour ce dernier, la première génération d'entrepreneur est active et fait de l'argent ; la seconde génération oscille entre entreprenariat et rente ; la troisième génération d'entrepreneurs est celle de rentiers exclusivement. « Inspired by the framework of Schumpeter (1939), today, the idea of creative destruction lies at the heart of the cyclical theories of economic life » (Reinert et Reinert, 2006, p. 62).

²⁰ Modèle Arrow – Debreu.

²¹ Tout équilibre général est un optimum de Pareto.

conception reflète une vision contractualiste et patrimoniale de l'entreprise. En dehors des propriétaires de la firme, les autres agents économiques en relation avec celle-ci sont liés par des contrats²², ils n'ont donc aucune voix à faire entendre en ce qui concerne ses objectifs. Les propriétaires ayant des préférences différentes, l'entreprise ne peut faire des choix qui optimisent leurs utilités contradictoires. La maximisation du bien-être sera donc obtenue par un processus en deux étapes : les firmes maximisent leur valeur de marché, puis les propriétaires utilisent les revenus ainsi générés pour desserrer leur contrainte de budget et choisissent le panier de consommation optimal dans un système de marchés complets. Il est ainsi possible pour les actionnaires de déléguer le pouvoir de gestion de l'entreprise sous réserve de la surveillance que l'objectif unique de la valeur de marché est bien retenu.

Les meilleures firmes sont donc celles qui créent le plus de valeur pour leurs actionnaires. Dans le contexte de marché de capitaux parfaits²³, ces entreprises bénéficient de financements, alors que les firmes moins efficaces subissent une pénurie et doivent donc évoluer ou disparaître. La destruction – créatrice, en orientant les capitaux vers les entreprises les plus efficaces, constitue un mécanisme globalement créateur de valeur. Si le taux de rendement interne est moins élevé que celui des ressources, la firme doit rendre de l'argent aux actionnaires²⁴, évitant par là le gaspillage de ressources rares. Le succès de cette conception, outre le fait qu'elle provient de l'analyse standard, tient au moins à deux arguments. Tout d'abord, elle suit l'évolution économique réelle vers un accroissement permanent du rôle du coût des ressources financières. Ensuite, elle lutte contre les dérives parfois mégalomaniaques de certains dirigeants de grandes entreprises, qui maximisent davantage les récompenses pour leur ego que les gains des actionnaires, avec les conséquences que l'on sait²⁵.

²² De travail, de sous-traitance, etc.

²³ Rémunérant donc le risque.

²⁴ Par le versement de dividendes ou le rachat d'actions.

²⁵ Cette théorie est cependant contestée par les tenants d'une approche « sociale » de l'entreprise, qui, comme R.E. Freeman, penchent pour la maximisation de la valeur des *stakeholders*. Ces parties prenantes dans l'entreprise sont aussi bien les clients que les salariés ou les sous-traitants ; ils peuvent affecter ou être affectés par la réalisation des objectifs de l'entreprise. Cette bien vague définition des parties prenantes a conduit à une inflation de son périmètre, étendu aux agents et organisations qui peuvent bénéficier ou subir des effets sur l'environnement ou la sécurité, c'est-à-dire presque tout le monde. Il reste alors à trouver le planificateur central qui résoudra le problème ainsi posé. Sans prendre parti, il est néanmoins possible de remarquer que les arguments théoriques en faveur de la maximisation de la valeur de marché, qui peut, à raison, fonder le mécanisme de la destruction – créatrice, reposent sur l'existence de marchés parfaits et complets. La concurrence imparfaite, l'existence de facteurs de production inemployés, par exemple, ou les effets externes, mettent à mal cet élégant raisonnement.

Le processus de destruction créatrice peut donc s'appréhender *via* le processus de formation de valeur de marché. La référence exclusive à l'entrepreneur s'élargit ici, donnant une amplitude à la notion de création de valeurs. Il importe de revenir à présent sur le lien présumé entre théorie de la concurrence et évolutionnisme.

2. Concurrence et évolutionnisme : une grille de lecture pertinente ?

2.1 Evolution et destruction créatrice : de possibles confusions

Précisons que le terme d'évolution est sujet à de nombreuses équivoques. *Evolure* signifie le déploiement, le développement d'une origine qui est donnée. Il induit donc une forme de fixisme. Mais il existe un autre sens auquel on associe volontiers la conception moderne de l'évolutionnisme : évoluer au sens de transformer, impliquant une modification. Dans la constitution de l'histoire du vivant, la classification des espèces (d'Aristote à Linné) joue un rôle fondamental. Pourtant, il serait erroné de n'y voir qu'une succession d'étapes et un simple fixisme. Penser le vivant est complexe, dans la mesure où il y a nécessairement une volonté de donner à la vie un caractère unifiant et, en même temps, cette dernière ne saurait constituer un objet abstrait puisque, de fait, en la pensant, le vivant se donne nécessairement le primat. Toute l'histoire de la formation du vivant de l'Antiquité jusqu'à sa constitution en science en 1800, avec Lamarck notamment, témoigne de cette ambiguïté qu'une conception « évolutionniste » moderne ne peut ignorer.

Il est intéressant de constater que les biographes de Schumpeter soulignent son refus des analogies biologiques (Arena et Lazaric 2003), à l'exception, selon Freeman et Louca (2001), de celle de la mutation. Ce fait est d'autant plus surprenant que les interprétations du concept de destruction créatrice vont dans le sens de l'évolutionnisme. C'est également dans cette direction que s'engagera Schumpeter. On recense un nombre croissant d'articles sur ce thème depuis les deux dernières décennies, comme en témoigne le *Journal of Evolutionary Economics*. La théorie dynamique de Schumpeter offrirait, en effet, un potentiel d'exploration pour l'économie évolutionnaire²⁶. Malgré ce, les conceptions se limitent souvent à opposer les deux types humains, hédoniste et énergique, ce dernier apparaissant sous les traits de l'entrepreneur. La dichotomie statique/dynamique inhérente à la destruction créatrice et que

²⁶ Cf. Shionoya (1990, 1997). Schumpeter fait d'ailleurs souvent figure d'hétérodoxe par rapport aux interprétations évolutionnistes de Hayek (sur les grandes traditions interprétatives et notamment l'héritage de Veblen, voir Larzic 2010). Sur les interprétations de Hayek, nous renvoyons à Marciano 2009 et Leroux 1997.

l'on retrouve dans la typologie nietzschéenne du passif/actif devient la prémisse ontologique de la conception schumpetérienne de l'évolutionnisme (1926).

Néanmoins, ces deux mouvements de destruction et de création constituent une force unique pour Nietzsche, comprise dans la volonté de puissance. Il ne s'agit donc pas d'un simple mouvement binaire opposant le statique au dynamique comme cela peut apparaître dans certains commentaires. En ce sens, l'approche de Shionoya (1997) est intéressante car elle permet de confronter trois différents niveaux d'interprétation de la pensée de Schumpeter en tant que trois réponses différentes à des problématiques de son époque : le néo-classicisme, le marxisme et l'historicisme. Ainsi, la référence nietzschéenne à Dionysos et Apollon, fondatrice du processus de destruction créatrice, lui permettrait, en développant par ailleurs l'idée de cycle, de rompre avec l'équilibre du classicisme : la création, emblème du romantisme, est magnifiée et encensée et se retrouvera dans la figure dynamique de l'entrepreneur s'élevant au-dessus de la masse. Pourtant, l'analogie n'est pas portée plus loin et à ce premier niveau succède un second, précisément celui de l'évolutionnisme en tant que réponse de Schumpeter (1954, p. 441) au marxisme dont il écrit : « Marxist analysis is the only genuinely evolutionary economic theory that the period provided ». Et c'est de la juxtaposition de ces différents niveaux que Schumpeter extrait sa conception d'une science sociale universelle.

Or, Nietzsche récuse la conception d'une science universelle et objective, propre à celle de son temps ainsi que l'idée de progrès véhiculée dans les théories de l'évolution. Une fois encore, en prolongement du point 1.1, nous constatons que la référence à Nietzsche est justifiée de manière partielle, pour illustrer ici une vision romantique et une exaltation du processus de création. Ainsi, l'interprétation nietzschéenne est d'abord revendiquée par des liens évidents avec le projet de Schumpeter, puis écartée dans un second temps au profit de l'évolutionnisme. De plus, cette référence est ensuite délaissée pour une théorie plus générale, non celle de l'éternel retour de Nietzsche, mais celle de l'évolution à laquelle Nietzsche s'opposait. En d'autres termes, la volonté de puissance comme force unique intégrant un double mouvement de destruction et de création demeure un outil conceptuel majeur pour expliquer un mécanisme appréhendé souvent de façon binaire mais non dans un processus plus global dont la destruction créatrice est pourtant bien une illustration.

Revenons donc à présent sur les différentes interprétations de la lutte pour la vie empruntées à Darwin et Lamarck pour appréhender le mécanisme de la concurrence.

2.2 Les différentes réinterprétations de la lutte pour la vie

2.2.1. Darwin et la sélection naturelle

Une nouvelle confusion s'établit souvent entre la sélection naturelle et la lutte pour l'existence chez Darwin²⁷. Or, ces deux dimensions sont irréductibles l'une à l'autre. C'est à partir de la lutte pour l'existence que s'énonce la loi de la sélection naturelle dont le domaine d'application est la variation (s'effectuant à partir de changement aléatoire). « J'emploie le terme de lutte pour l'existence dans le sens général et métaphorique, ce qui implique les relations mutuelles de dépendance des êtres organisés, et, ce qui est plus important, non seulement la vie de l'individu, mais son aptitude ou sa réussite à laisser des descendants » (Ibid., p. 68). Nous relevons deux arguments dans cette citation pour justifier la métaphore guerrière : la multiplicité des relations conduit aux conflits ; c'est la postérité des vivants qui est en jeu. La mort et la destruction sont donc au programme.

La lutte pour l'existence donne à chaque moment une définition de l'utile donc de l'aptitude à la sélection qui s'en sert pour valoriser les variations. La sélection naturelle prend ainsi en compte l'utilité du vivant considéré dans son ensemble, et non la seule utilité de l'homme comme cela est le cas dans le mécanisme de la sélection artificielle (domestication). C'est de cette dernière d'ailleurs que part Darwin pour mieux en exposer les limites. Ainsi, en intervenant dans la reproduction des espèces et en choisissant par rapport à une seule structure visible, l'homme aboutit à un résultat opposé : la préservation des espèces plus faibles.

Comment s'opère l'analogie entre l'évolutionnisme darwinien et le mécanisme de concurrence tel que précédemment exposé ? Par le processus de la sélection naturelle interprété du point de vue de la théorie microéconomique standard. Notons qu'il s'agit là d'une transposition en connivence avec une interprétation récurrente de l'évolutionnisme par rapport à la maximisation du profit (Alchian 1950, Friedman 1953) avec laquelle une interprétation institutionnaliste de l'évolutionnisme ne peut s'accorder (Bazzoli et Dutraive, 2006 ; Dutraive, 2010). Cette transposition se déroule de la façon suivante. Les firmes font preuve d'une efficacité plus ou moins grande, qui peut être expliquée par une innovation technique, le choix de la technologie de production, l'organisation interne, l'adéquation à la

²⁷ Sur la sélection naturelle et sur ses mauvaises interprétations, nous renvoyons aux protestations de Darwin (1871), au chap. 4 (p. 87) : « on a dit que je parle de la sélection naturelle comme d'une puissance active ou divine ; mais qui donc critique un auteur lorsqu'il parle de l'attraction ou de la gravitation, comme régissant le mouvement des planètes ? ».

demande, la publicité faite pour les produits, etc. Les sources de cette efficacité vont permettre à certaines entreprises d'entamer le cercle vertueux du développement : de bonnes performances (industrielles, organisationnelles, commerciales ...) impliquent un bon positionnement sur le marché, donc des ventes et marges importantes et de bonnes performances financières, qui facilitent l'accès aux marchés de capitaux (et de compétences), conduisant à des investissements rentables et à de bonnes performances industrielle ou organisationnelle dans le futur. Dans le même temps, d'autres firmes seront entraînées dans la spirale du déclin. Nous avons pu voir²⁸ que ce mécanisme plaçait la création de valeur de marché en son centre. En effet, quelles que soient les causes de l'efficacité, en fin de compte, les firmes plus performantes généreront davantage de valeur pour l'actionnaire, en réduisant les coûts de production, en augmentant les ventes rentables, etc. Ce critère unique ne doit pas masquer le fait que des firmes dissemblables peuvent coexister car il y a plus d'une façon d'obtenir un résultat commercial ou financier fixé. Si certaines firmes disparaîtront à cause de pertes de clientèles, la matérialité de cette extinction sera toujours financière, par absence de capitaux. La faillite est une question de bilan, même si l'origine est commerciale ou technique. Il en va de même pour les acquisitions car ce sont bien les entreprises ayant un avantage capitalistique qui absorberont les autres. La création de valeur par les fusions – acquisitions est pourtant soumise à des interrogations profondes mais il s'agit davantage de questions relatives aux économies d'échelle et d'envergure que portant sur le mécanisme de sélection.

Il faut remarquer que la disparition des entreprises inefficaces n'est pas une condition suffisante au développement de celles qui sont performantes mais elle est nécessaire. En situation où les capitaux et les compétences sont des ressources rares, les financements et les hommes laissés disponibles par les premières peuvent se reporter sur les secondes, ce qui est susceptible d'engendrer la spirale positive de la croissance rentable. Elle est ainsi alimentée, mais non initiée, par le déclin des adversaires. La destruction est, de ce fait, le terreau sur lequel pousse la création, ou au moins le développement. Dans cet enchaînement, le rôle de la concurrence est primordial, puisque qu'elle joue aussi bien au niveau du marché des *outputs* que sur celui du travail et, bien entendu, des capitaux. C'est sous cette condition environnementale que la destruction – créatrice peut être considérée comme un mécanisme de sélection sur le critère d'efficience de la création de valeur.

²⁸ Dans le paragraphe 1.2.

Et c'est en ce sens que l'on a pu évoquer un rapprochement avec la sélection naturelle darwinienne, bien que, pour être tout à fait rigoureux, d'une part, la qualification de sélection artificielle serait plus justifiée ici, les décisions humaines régissant les firmes ; d'autre part, Darwin refuse d'attribuer un critère fixe à la condition de l'évolution car cela reviendrait à renouer avec une forme de fixité. Mais il est vrai aussi que chaque fois que l'on bute sur une problématique darwinienne, on se retourne rapidement vers Lamarck à qui l'on doit l'héritage de la thèse de « l'auto-genèse », et de celle de la détermination pour l'environnement. Dans les deux cas, il faut bien reconnaître qu'il y a un déterminisme de l'évolution et une reconnaissance d'un « ordre établi »²⁹ (et en suspens, la question de l'hérédité de l'acquis). Et Darwin lui-même, dans une lettre de 1877, regrette de ne pas avoir prêté plus d'attention aux facteurs « lamarckiens », au sens de « facteurs primaires de l'évolution » (déterminations par le climat, environnement, actions physiques, nourriture).

2.2.2. Lamarck et l'adaptation

On a coutume d'opposer Lamarck à Darwin sur le modèle respectivement prôné : instructif *versus* sélectif, relayé par le débat acquis – inné (inné au sens d'accident chez Darwin). Comment s'opère à partir de cette lecture le parallèle avec la concurrence ?

Précisément, une interprétation lamarckienne standard du mécanisme de la concurrence fait intervenir l'adaptation. Les firmes confrontées à des difficultés peuvent disparaître ou s'adapter. Cette seconde possibilité correspond à des restructurations, des changements organisationnels, des évolutions dans les règles de décision, etc. Si elles s'adaptent, la destruction se passe en interne et en termes d'emplois ou de coûts. Elle peut aussi dégager des ressources qui seront utiles pour un développement efficace. Les salariés utilisés à des activités non rentables et les capitaux mobilisés pour des unités en pertes sont susceptibles d'alimenter des processus de production plus efficaces. Ceci n'est toutefois valable que sous l'hypothèse de plein emploi des facteurs de production. La concurrence se retrouve ici encore, bien que de manière plus douce, elle ne va pas éliminer mais pousser au changement, c'est un aiguillon plutôt qu'une faux. Caractéristique importante pour compléter

²⁹ Lamarck (1809), chap. 4, p. 114 : l'homme « chargé lui-même de réduire sans cesse le nombre de ses semblables » possède la clé de l'ordre entier dans lequel « tout se conserve ». Le passage d'une transformation individuelle à un type spécifique va de soi pour Lamarck, qui combine paradoxalement une vision essentialiste de l'espèce et sa propre innovation transformiste. Ce compromis est refusé par Darwin : l'invocation d'une succession temporelle et d'une explication par les origines n'est pas concevable à l'intérieur d'un concept de Nature qui échapperait à tout bouleversement.

l'analogie avec l'évolution lamarckienne, l'adaptation ainsi décrite se transmet dans le temps. En effet, les firmes gardent mémoire des changements intervenus dans leur fonctionnement.

Du point de vue strictement économique, la différence avec la théorie précédente provient principalement du niveau d'analyse retenu. À l'échelon le plus élémentaire, celui des règles de décision, la dichotomie disparition – adaptation est floue. Il est en effet assez vain de distinguer entre une règle modifiée et une règle changée. À l'autre extrémité de l'échelle, en ce qui concerne les entreprises, la différence séparant les deux visions est plus évidente, elle se démontre aisément du point de vue juridique. Dans tous les cas, il y a destruction d'une entité (firme, unité de production, méthode, etc.), au profit d'une nouvelle, qui peut, dans certains cas, être considérée comme une adaptation de la première et, dans d'autres, se trouve être une structure distincte.

Le fondement de l'évolution du concept de destruction créatrice valide donc la pertinence de la grille de lecture évolutionniste dans ses interprétations standards pour expliciter le processus de concurrence. Le lien avec la philosophie nietzschéenne reste pourtant, à ce stade de l'analyse, encore bien loin d'être établi. Comme nous avons pu le soupçonner³⁰, le point d'achoppement se trouve indéniablement dans la discordance entre les concepts de valeur utilisés par l'économie, l'évolutionnisme et la philosophie nietzschéenne. Il convient donc à présent de se poser la question de la « valeur morale » du mécanisme de destruction – créatrice.

3. La valeur morale du processus de destruction créatrice et de concurrence

3.1. Critique nietzschéenne des théories de l'évolutionnisme et des sciences positives

Le rapprochement de Nietzsche avec l'évolutionnisme ne peut faire l'économie de prendre en compte les nombreuses critiques qu'il a émis contre cette doctrine. Les citations suivantes sont amplement suffisantes pour se faire une idée de la virulence et de la profondeur de la contradiction. Dans le *Crépuscule des idoles*³¹, il est écrit :

³⁰ Cf. le paragraphe 1.2.

³¹ Divagations d'un « Inactuel », § 14. Le rapprochement entre Darwin et Malthus ne va pas pour autant de soi et ne doit pas être surestimé. L'*Essai sur le principe de population* (1826) fournit trois lois : 1. La population est bornée par les moyens de subsistance 2. Elle s'accroît avec les subsistances 3. Des obstacles destructifs ou préventifs peuvent la limiter. Mais Darwin (qui lit l'*Essai* de Malthus en 1838), ne peut fixer la notion même d'obstacle ni aucun autre facteur décisif dans la lutte pour l'existence qui donne lieu à une forme de connaissance inédite : la sélection naturelle. En outre, dans le *Voyage d'un naturaliste*, (p. 93), Darwin a écrit : « il n'existe pour les mammifères aucun rapport immédiat entre la grosseur des espèces et la quantité de végétation dans les pays qu'ils habitent ». Et (p. 75) : « quand nous nous dirigeons vers le sud et que nous

« *Anti-Darwin*. Pour ce qui est de la fameuse « lutte pour la vie », elle me semble jusqu'à présent plus souvent proclamée que prouvée. Elle peut avoir lieu, mais c'est l'exception : le caractère le plus général de la vie, ce n'est *nullement* la pénurie, la famine, c'est plutôt la richesse, l'opulence et même l'absurde gaspillage – là où lutte il y a, c'est une lutte pour le *pouvoir* ... Il ne faut pas confondre la nature avec Malthus. – Et même en admettant que cette lutte ait bien lieu – de fait, elle a parfois lieu –, son issue est contraire à celle que souhaite l'école de Darwin, et que l'on *devrait* peut-être souhaiter avec elle : elle se termine au détriment des forts, des privilégiés, des heureuses exceptions ! *Ce n'est pas* en perfection que croissent les espèces.³² »

On trouve également dans *La généalogie de la morale*³³, le passage suivant :

« On a beau comprendre *l'utilité* d'un organe physiologique (ou d'une institution juridique, d'une coutume sociale, d'un usage politique, ou encore d'une forme artistique ou d'un culte religieux), on n'a pour autant rien compris encore à sa naissance : pour gênant et désagréable que cela soit à de vieilles oreilles, – de tout temps en effet on a cru que la finalité démontrable, l'utilité d'une chose, d'une forme, d'une institution, était aussi la cause de leur naissance : l'œil aurait été fait pour voir, la main pour saisir. [...] L'« évolution » d'une chose, d'un usage, d'un organe n'est donc rien moins que son progrès vers une fin, encore moins un progrès logique et direct, obtenu avec un minimum de force et aux moindres frais, – mais bien la succession de processus de subjugation plus ou moins indépendants les uns des autres, plus ou moins profonds qui s'opèrent en elle, et qui renforcent les résistances qu'ils ne cessent de rencontrer, les métamorphoses tentées par réaction de défense, et aussi les contre-actions couronnées de succès. [...] L'idiosyncrasie démocratique contre tout ce qui domine et veut dominer le *misarchisme* moderne (pour employer un mot aussi laid que la chose) s'est peu à peu transposé, déguisé en termes intellectuels, en haute intellectualité, à tel point aujourd'hui il pénètre, il peut pénétrer, pied à pied, jusque dans les sciences les plus exactes, en apparence les plus objectives ; bien plus il me semble qu'il domine déjà tout à fait la physiologie et les sciences de la vie, à leur détriment, cela va de soi, puisqu'il a escamoté un concept fondamental, celui même d'*activité*. En revanche, sous la pression de cette idiosyncrasie, on met au premier plan l'« adaptation », c'est-à-dire une activité secondaire, une simple réactivité, on en vient à définir la vie même comme une adaptation interne, toujours plus adéquate, à des circonstances extérieures (Herbert Spencer). C'est ainsi que l'on méconnaît la nature de la vie, sa *volonté de puissance* ; c'est ainsi que l'on perd de vue la préséance fondamentale des forces spontanée agressive, conquérantes, capables de donner lieu à de nouvelles interprétations, de nouvelles directions et de nouvelles formes, et à l'influence desquelles l'« adaptation » est soumise ; c'est ainsi que l'on nie le rôle souverain que jouent dans l'organisme les fonctions suprêmes, celles où la volonté de vie se manifeste de façon active et formatrice.³⁴ »

voyons une espèce diminuer en nombre, nous pouvons être certains que cette diminution tient autant à ce qu'une autre espèce a été favorisée qu'à ce que la première a éprouvé un préjudice ». Il est difficile de faire moins malthusien.

³² En italiques dans le texte.

³³ Deuxième dissertation, § 12.

³⁴ En italiques dans le texte.

La mise en sommeil des contradictions entre Nietzsche et la science économique ou entre Nietzsche et l'évolutionnisme, pour tenter un grand écart consistant à justifier la destruction – créatrice par la concurrence (un principe économique analogue à une théorie évolutionniste) à l'aide de la pensée Nietzscheenne, est-elle un oubli volontaire pour ne pas s'embarrasser d'un héritage gênant ? Une autre interprétation est possible. Elle émet l'hypothèse selon laquelle ce passage vertigineux serait possible mais en prenant appui sur deux piliers intermédiaires qui ne sont pas les doctrines standards de l'économie et de l'évolutionnisme.

En effet, l'opposition de Nietzsche aux auteurs évolutionnistes remarquée porte en partie sur les conclusions de ces analyses. Le concept darwinien de préservation de la vie aboutirait, selon Nietzsche, à des idées dangereuses car il favoriserait les forces du déclin. Si la sélection naturelle est immunisée contre la prise en compte de la seule dimension d'utilité humaine et agit au niveau du vivant dans son ensemble et constitue à ce titre, un anti-hasard, dans la sélection artificielle, en revanche, l'homme arrive à la finalité inverse de celle à laquelle il aspirait et finit par protéger les plus faibles. En ce sens, bien qu'indirectement, on peut dire que la théorie darwinienne de la sélection naturelle prend le contre-pied de celle de la sélection artificielle ; mais c'est bien de préservation qu'il s'agit dans les deux cas, que ce soit celle des faibles ou des forts³⁵.

Pour Nietzsche, le « type humain » du conservateur est le prêtre, l'ascète, qui n'ont pas suffisamment de « santé » pour vaincre les forces du *statu quo*. Le clivage entre destruction et création réapparaît alors sous un jour nouveau. La conservation de la vie, empêche la destruction nécessaire à l'expansion d'une existence nouvelle. Cette remarque instille le soupçon que la destruction – créatrice serait établie sur des bases différentes avec la philosophie nietzscheenne qu'avec celles du darwinisme. Des fondements non seulement dissemblables mais plus assurés. La préservation de la vie renvoie, par son principe conservateur, à l'idéal ascétique, à la décadence. Pour obtenir le *statu quo*, les forces du déclin se regroupent contre le bouillonnement de la création, par opposition au « noble » isolé. Le libéralisme de Spencer selon lesquelles l'égoïsme allié à la main invisible du marché

³⁵ Cette thèse de la préservation apparaît dans l'ensemble des interprétations économiques évolutionnistes modernes. C'est pourquoi, dans l'optique d'une interprétation nietzscheenne de la destruction créatrice plus adaptée qu'une interprétation évolutionniste, nous n'avons pas besoin, pour illustrer cette dernière, de nous fixer sur une théorie ou un courant particulier parmi les clivages théoriques et les divergences de l'optique moderne : le simple retour à la virulente critique de Nietzsche des auteurs de référence suffit amplement pour notre propos.

concurrentiel conduisent au progrès de l'espèce, en l'occurrence de l'entreprise, peut subir la même critique, ainsi que les utilisations socialisantes ou nationalistes de Darwin³⁶.

Le rejet de ces théories est basé sur la même analyse, que nous retrouvons sous la plume de Nietzsche dans le *Crépuscule des idoles*³⁷ :

« *Ce n'est pas* en perfection que croissent les espèces. Les faibles l'emportent de plus en plus sur les forts : – c'est qu'ils ont pour eux le nombre, et c'est aussi qu'ils sont *plus intelligents* ... Darwin a oublié l'esprit (c'est bien anglais !), or *les faibles ont davantage d'esprit* ... Il faut avoir besoin d'esprit pour arriver à avoir de l'esprit – on le perd quand on n'en a plus besoin. Qui a de la force se passe fort bien d'esprit (« *Ne t'y attache pas* ... », pense-t-on aujourd'hui en Allemagne, « *le Reich nous appartient* ... »). Par esprit, on le voit, j'entends la prudence, la patience, la ruse, la dissimulation, l'empire sur soi, et tout ce qui est *mimicry* (à quoi il faut rattacher une grande partie de la prétendue vertu).³⁸ »

Pour Nietzsche, la sélection naturelle basée sur le principe de la préservation de l'espèce, l'instinct de survie, conduit, non à un progrès de l'humanité – de l'entreprise dans la transposition qui nous intéresse – mais à la révolte des esclaves, à la défaite du fort devant le troupeau. En termes modernes, nous pourrions parler d'anti-sélection.

Nietzsche est sans doute moins éloigné de la pensée lamarckienne, sous réserve que l'on distingue cette dernière de la vision téléologique qu'elle sous-tend et que conteste d'ailleurs Darwin, et que l'on accepte la dichotomie souvent établie entre les deux auteurs en matière de modèle instructif pour l'un (Lamarck) et sélectif pour l'autre (Darwin). En un mot, c'est la résurgence du débat entre le caractère transmissible ou non de l'hérédité qui se pose à l'époque. Or, Lamarck privilégie précisément l'idée de transmission, d'apprentissage, de caractères acquis et non innés³⁹. C'est à ce titre que certains auteurs (Call, 1998) ont également osé un rapprochement entre Nietzsche et Spencer, ce dernier, à l'instar de Lamarck, ayant développée l'idée de transmission et d'acquis. Transposé sur le volet social, on peut accorder à ces tentatives de rapprochement qu'il est logique que Nietzsche préfère Spencer à Darwin dans l'explicitation de l'évolution de la société humaine : les nobles aristocratiques chez Nietzsche sont eux aussi capables de transmettre.

Dans la perspective de Spencer, la théorie du « laisser-faire » oblige d'une certaine manière les personnes qui peuvent transmettre leur expérience et leur apprentissage à leurs enfants à s'adapter. Le « laisser-faire » serait donc une politique essentielle au sens où la peur

³⁶ Cf. J. S. Moore, 2001.

³⁷ Divagations d'un « Inactuel », § 14.

³⁸ En italiques dans le texte.

³⁹ Cf. Bowler 1983. Sur la transmission chez Darwin, voir Marciano 2007.

et la menace de la misère obligent les personnes à se maintenir au-delà. Tel serait le propre d'une société développée. Ici résiderait selon Call (1998, p. 15) le caractère lamarckien de Spencer contrairement à Darwin qui refuse le caractère acquis et transmissible de la compétitivité et de l'aptitude à l'industrie⁴⁰. Pour Darwin, on reste comme on naît économiquement alors que pour Spencer, la souffrance économique du pauvre, loin d'être un prélude à son extermination⁴¹, devient au contraire une motivation pour s'améliorer et devenir performant.

Néanmoins, ce que Nietzsche récuse chez Spencer, c'est, d'une part, l'idée que la science serait autre chose qu'une interprétation, à savoir une science objective et universelle apte à trouver la vérité suprême ; d'autre part, les implications politiques de la théorie de Spencer, notamment dans sa conception d'une défense du « laisser-faire ».

Dans la perspective nietzschéenne, la science est une interprétation⁴². Or le 19^{ème} siècle refuse de la voir en tant que telle, sous prétexte que son objet serait plus en rapport avec le monde réel observable. Ce que Nietzsche récuse n'est évidemment pas la science en elle-même mais la certitude propre à son siècle que la science a accès à des vérités universelles. Comme l'indique le titre même de son ouvrage *Le Gai Savoir*, c'est à une pratique scientifique différente à laquelle aspire Nietzsche qui considère la science elle-même comme une interprétation⁴³. La théorie de Darwin n'est donc qu'une interprétation du monde ; refuser de la voir comme telle peut avoir de graves répercussions, notamment en matière politique.

Quant à Spencer, il incarne, selon Nietzsche, le scientifique type du 19^{ème} siècle qui pense que sa science propose une vérité objective. Cette croyance est d'autant plus une interprétation qu'elle conduit, d'après Nietzsche, à des politiques libérales. Or, la théorie

⁴⁰ « In Lamarckian terms, Spencer's liberalism required him to told that the characteristics associated with success in the free market – industriousness, competitiveness, and so on – could be acquired and then transmitted to future generations. »

⁴¹ D'après Bowler (1988, p. 39), dans la perspective de Spencer, « the unfit individual is not congenitally unfitted to his environment; he is merely temporarily out of phase with it ».

⁴² Cf. Nehamas A. (1985). « The methods of science have been assumed to be better than any others, and its objects have been considered to be more real or ultimate than anything else. At the heart of Nietzsche's critique is not an attack on science *per se*, but rather an attack on what Nietzsche saw as the complacent, overconfident attitude which underlay much nineteenth-century science. » (p. 65).

⁴³ En ce sens, Nietzsche influencera les travaux de Thomas Kuhn. Selon Lewis Call (1998, p. 2), « In his classical book, The structure of scientific revolutions, Kuhn argues that although scientists often try to claim that their work is universally valid, science can be better understood as a system of competing perspectives or worldviews which Kuhn calls 'paradigms'. The parallels between Nietzsche's argument and that of Kuhn are striking, and Kuhn's work has of course been enormously influential among contemporary historians and philosophers of science. »

nietzschéenne ne peut s'accorder avec les conclusions politiques et les enjeux de cette idéologie, au même titre d'ailleurs que ceux de l'idéologie socialiste.

3.2 Contre le nivellement des valeurs : la volonté de puissance

La critique du libéralisme de Nietzsche est-elle compatible avec sa conception du processus de destruction - création ? Pour comprendre le fondement de cette critique, il importe de constater qu'au 19^{ème} siècle, les idées de Darwin étaient aussi bien récupérées dans les politiques libérales que socialistes. Or, selon Nietzsche, les deux théories ne sont pas si éloignées l'une de l'autre et se réfèrent aux valeurs de la « horde ». La finalité du socialisme pour les individus n'est pas l'ordre social pour l'ordre social mais un ordre social pour les individus eux-mêmes, pour leur permettre d'exprimer leur individualité. En ce sens⁴⁴, les références de certains types de socialisme aux droits, liberté, dignité de l'individu, ne sont pas si éloignées de l'individualisme libéral. D'un côté, l'idéologie libérale garantit le droit que quiconque montre de la persévérance et aspire à travailler pour profiter des fruits de son labeur ; de l'autre côté, le socialisme promeut des droits économiques pour tous à travers une refonte des classes. Dans ces deux perspectives, nous sommes bien loin de la vision aristocratique de Nietzsche et de son idée d'une élite capable de transcender les limites de la modernité dont le socialisme et le libéralisme sont deux illustrations. En conséquence, ce que Nietzsche récuse dans ces deux idéologies, c'est le nivellement des valeurs. Au fond, libéralisme et socialisme partagent une même vision de l'homme. Il n'y a donc aucune création de valeurs, au sens où Nietzsche entend le terme.

On pourrait à juste titre souligner que Nietzsche lui-même, à l'instar de Darwin, est tenté de se laisser séduire par les sirènes du progrès⁴⁵, bien qu'il ne s'accorde point avec son siècle ni sur la forme ni sur le mécanisme que doit revêtir ce progrès. Selon Nietzsche, on tend vers quelque chose, et sa notion de cycle le souligne bien. Mais il s'agit d'un mouvement global de forces à la fois positives et négatives qui, pour s'expliquer, implique la volonté de puissance, plus explicite que la théorie évolutionniste à rendre compte du processus de destruction – création.

⁴⁴ Cf. Call (1998).

⁴⁵ Call (1998, p.19): "Ironically, of course, Nietzsche was himself hardly able to resist the temptation to invoke his own brand of Lamarckian theory in defence of his own concept of human progress. This only underscores the pervasive influence that evolutionary thought had on the nineteenth-century mind. But when we consider Nietzsche's reservations about certain varieties of evolutionary theory in the light of his aggressive denunciation of nationalism, it becomes equally clear that Nietzsche was seriously concerned about the excesses of German mass politics. These excesses, too often cloaked in an aura of 'respectable' biological science, would lead to political disaster in twentieth-century Germany."

Car l'opposition fondamentale de Nietzsche à l'évolutionnisme tient à la méthodologie du philosophe : la généalogie. Pour Nietzsche, connaître quelque chose sur l'utilité n'est pas connaître quelque chose sur l'origine et seul ce dernier savoir possède une valeur pour comprendre la société humaine. C'est d'ailleurs un point sur lequel Schumpeter ne pouvait être en désaccord, puisqu'il affirme lui-même à propos de l'évolutionnisme : « *Savoir comment ce mécanisme s'est développé, c'est un tout autre problème que de savoir comment il fonctionne.* »⁴⁶. Le sens restreint dans lequel Schumpeter utilise le mot évolution est le suivant : « Ainsi par évolution nous comprenons seulement ces modifications du circuit de la vie économique, que l'économie engendre d'elle-même, ... »⁴⁷.

La concurrence peut servir à sélectionner les firmes efficaces mais ceci ne dit rien sur l'origine de la concurrence, on ne peut dire qu'elle s'est installée pour cette sélection. Cet argument s'oppose à la vision téléologique de l'évolutionnisme (l'utilité d'un organe explique sa présence, par exemple). Pour Nietzsche, l'origine de la concurrence ne peut se trouver que dans la volonté de puissance :

« Tout but, toute utilité ne sont cependant que des *symptômes* indiquant qu'une volonté de puissance s'est emparée de quelque chose de moins puissant qu'elle et lui a de son propre chef imprimé le sens d'une fonction ; et toute l'histoire d'une « chose », d'un organe, d'un usage peut être ainsi une chaîne continue d'interprétations et d'adaptations toujours nouvelles, dont les causes ne sont même pas nécessairement en rapport les unes avec les autres, mais peuvent se succéder et se remplacer les unes les autres de manière purement accidentelle. [...] J'insiste sur ce point de vue capital de la méthode historique, d'autant plus qu'il va fondamentalement à l'encontre de l'instinct dominant et du goût du jour qui préféreraient encore s'accommoder d'une contingence absolue, voire de l'absurdité mécaniste de tout événement plutôt que d'admettre la théorie selon laquelle, dans tout événement, se manifeste une *volonté de puissance*.⁴⁸ »⁴⁹

Selon Nietzsche, l'erreur principale de Darwin et Lamarck (ou Spencer) consiste à croire que c'est la lutte pour la survie qui régit le monde vivant, alors que c'est la volonté de puissance. Dans certains cas, la lutte pour la vie est une conséquence de la volonté de puissance mais ce n'est jamais une cause première. Par exemple, dans de nombreuses situations, la lutte pour la vie se manifeste par un combat contre les autres. La volonté de puissance introduit plus de complexité, de diversité, de créativité dans la vie. Les créateurs ne

⁴⁶ En italique dans le texte, Schumpeter (1926), p. 57. « A l'influence d'une mystique peu scientifique, qui nimbe de la façon la plus variée l'idée d'évolution, s'ajoute aussi l'influence du dilettantisme : toutes les généralisations prématurées et insuffisamment fondées, où le mot évolution joue un rôle, ont fait à beaucoup d'entre nous perdre toute patience à l'égard du mot, du concept et de la chose. », p. 82.

⁴⁷ Schumpeter (1926), p. 89. Sur les équivoques du terme d'évolution, cf. point 2.

⁴⁸ En italiques dans le texte.

⁴⁹ F. Porcher (2010) utilise cet argument de Nietzsche pour mener une critique de l'utilitarisme.

cherchent pas à survivre mais à accroître leur volonté de puissance. Il est donc possible d'opposer, de manière certes réductrice, mais en deux mots, Nietzsche à Darwin, en avançant que le premier a proposé une conception du développement de la vie alors que le second a donné une théorie de la préservation de celle-ci. Pour preuve de la supériorité de son analyse, Nietzsche remarque que la lutte continue même quand les ressources sont abondantes, alors que la simple préservation est garantie.

Le jeu de la volonté de puissance ne peut se comprendre qu'au niveau de l'individu et non à celui des gènes. La puissance ne peut se transmettre, « l'aristocratie » nietzschéenne n'est pas héréditaire. La volonté de puissance voulant développer la vie et non la préserver peut même aboutir à la mort, qui est la condition nécessaire d'un développement :

« Je veux dire que le fait de *devenir* partiellement *inutile*, de dépérir et dégénérer, de perdre sens et utilité, bref de mourir, cela aussi appartient aux conditions d'un progrès véritable : lequel prend toujours forme de volonté et de voie vers *plus de puissance* et s'accomplit toujours aux dépens d'un grand nombre de puissances mineures. L'importance d'un « progrès » se *mesure* même à la quantité des choses qu'il aura fallu lui sacrifier ; l'humanité dans sa quantité sacrifiée au profit d'une seule espèce d'hommes *plus forts* – voilà qui *serait* un progrès ...⁵⁰ »

Selon une approche nietzschéenne, les firmes veulent dominer, surpasser. C'est donc la destruction qui leur permet de croître dans leur volonté de puissance. Elles jouent les unes contre les autres et non contre une moyenne, une norme qui permet de survivre sur un marché⁵¹. On le voit dans le fait que les firmes continuent de s'opposer alors que le marché autorise la survie d'un grand nombre d'entreprises. Dans les marchés en croissance, la concurrence n'est pas moins forte que dans les marchés à maturité, contrairement à ce que prétend une version naïve du cycle de vie du produit. Les fusions – acquisitions, dont la capacité à créer de la valeur est remise en cause dans la majorité des cas, sans pour autant qu'elles passent de mode, peuvent sans doute être mieux expliquées par la volonté de puissance que par un instinct de survie. Les firmes poursuivent même parfois cette guerre au détriment de leur pérennité, en prenant des risques qui mettent en péril leur existence, comme nous avons aisément pu le constater récemment dans le système bancaire.

Dans l'interprétation nietzschéenne que nous avons formulée ici, la volonté de puissance est un mécanisme qui peut expliquer une destruction – créatrice animée par la concurrence, à condition de s'éloigner des conceptions traditionnelles de l'évolutionnisme

⁵⁰ En italiques dans le texte.

⁵¹ Les critères de normalité sont issus d'une vision statistique du monde qui est opposée à conception nietzschéenne basée sur l'individu (Cf. J. S. Moore, 2001).

initiées par la théorie de la sélection naturelle et sexuelle chez Darwin et son utilisation chez Spencer comme argument en faveur du libéralisme. La volonté de puissance est d'ailleurs beaucoup plus appropriée que la théorie de l'évolution non seulement pour expliquer les comportements non adaptatifs tels que la religion, la philosophie et l'art, mais également pour institutionnaliser le concept de « faiblesse ». En effet, la création implique de prendre des risques, notion étrangère aux « faibles » qui cherchent avant à tout à se préserver. Au contraire, tous les hommes d'exception ont voulu la puissance, non la volonté de se protéger. Et dans cette voie, être puissant ne délivre aucune garantie, ni de longévité ni de transmissibilité à la postérité.

3.3 La valeur morale de la concurrence

Le processus de création est fondamental chez Nietzsche ; mais celui de destruction aussi. Créer au sens romantique du terme ne suffit pas. Goethe associe la création à la souffrance. Nietzsche fait de ce processus de destruction créatrice une force unique, un même élan qui contient sa propre dynamique et, au-delà d'un concept positif pour une analyse binaire, sert de véritable instrument critique. Le nihilisme nietzschéen contient les germes de sa future création. En effet, le nihilisme comprend des forces à la fois négatives et positives. Ce sont les mêmes raisons qui produisent la masse grandissante et l'élite des individus forts. Il est vrai que Nietzsche présente le nihilisme principalement dans sa version négative plutôt que dans sa force historique importante. Pour comprendre cette dernière, une analogie avec la critique marxiste du capitalisme est intéressante⁵² : ce dernier, dans sa version négative, en tant que mode de production, est associé à l'origine de nombreux maux au sein de la société. Néanmoins, au niveau de l'histoire, le capitalisme représente une force positive qui rendra peut-être le monde meilleur. Parallèlement, dans sa face négative, le nihilisme se définit comme un sentiment de vide, comme l'intuition que les idées, les institutions qui ont le plus de valeurs précisément se « dévaluent ». Et parmi les valeurs qui se dévaluent elle-même il y a avant tout, selon Nietzsche, le progrès. Ensuite, dans ce processus complexe de dévaluation des valeurs, tout ce qui était tenu avant comme valable (une croyance en Dieu ou en la raison) devient à son tour sans signification, ce qui tend bien à montrer qu'il n'y avait rien d'universel dans ces « vérités ». Le scepticisme constitue alors une nouvelle caractéristique du nihilisme qui s'ajoute à la première ; le nihilisme peut donc s'appréhender comme une

⁵² Cf. Call (1998), p. 4.

force positive qui détruit les idoles sans pour autant supprimer l'inévitable sentiment de vide précédemment décrit.

Dans l'histoire de l'humanité, le processus de déification est important ; l'idée d'humanité elle-même a été déifiée. Selon Nietzsche, la métaphysique constitue le dernier rempart pour échapper au nihilisme. Il s'agit, compte-tenu de la déception procurée par ce monde-ci, de s'en inventer un autre qui serait le « vrai » monde, au-delà du monde réel. Mais cette entreprise est vaine et vouée à l'échec. Il s'agit de l'ultime caractéristique du nihilisme, selon Nietzsche, et Kant en est le plus illustre représentant par sa foi dans les catégories de la raison qui ne peuvent se référer qu'à un monde fictif. Nietzsche estime que la philosophie kantienne a également influencé la vision de la science au 19^{ème} siècle dont il critique l'idéal ascétique, analogue à celui du philosophe hostile à la vie et suspicieux des sens. La religion et la science peuvent donc se rejoindre dans cet idéal ascétique qui se camoufle sous le masque de l'« objectivité scientifique » dont Nietzsche récuse le caractère universel, au profit d'une analyse par l'interprétation.

Dans la perspective nietzschéenne, le processus suprême est la création de valeur morale. Dès lors, la recherche d'un fondement nietzschéen à la destruction – créatrice ne peut aboutir sans une interrogation sur la compatibilité des concepts de valeur mobilisés dans les deux cas. Pour Nietzsche, la seule valeur morale est celle de la culture. Le concept de haute culture est lié au sentiment de croître, de devenir plus fort, au niveau individuel. Elle constitue le produit rare, précieux et fragile du jeu de la volonté de puissance. Comme nous avons pu le constater précédemment⁵³, il considère que l'accumulation de richesses ou de biens matériels n'a aucune valeur morale directe : elle peut simplement permettre d'épargner du temps pour les activités intellectuelles, ce qui coupe toute possibilité d'une cohérence avec la destruction – créatrice qui trouve sa justification dans la création de valeur monétaire par les firmes.

Cette opposition peut être vue comme un contraste entre qualitatif et quantitatif. Tout ce qui procède de la masse (culture, éducation, consommation, etc.) n'a pas de valeur, ou plutôt a une valeur négative. La valeur positive ne peut venir que de l'exception. La concurrence aboutit à la consommation de masse, donc à une culture de masse, véhiculant les « valeurs du troupeau ». La concurrence accroît l'art de la ressemblance. Le marché libre est

⁵³ Au paragraphe 1.2.

une préoccupation incompatible avec « l'aristocratie » nietzschéenne, formée par une élite créatrice, généreuse, parfois à son propre détriment. Le rouleau compresseur de la multitude la met perpétuellement en danger, en générant la « mauvaise conscience » du créateur, qui retourne sa force contre lui-même dans l'idéal ascétique.

La destruction – créatrice peut être considérée comme sonnant la victoire du « faible » sur le « fort ». Les firmes proposent des biens à des prix réduits au détriment de la qualité de l'objet. Les produits ne concentrent plus le savoir des individus, la culture des maîtres artisans, le savoir-faire mêlant la tradition à l'innovation. Les « vertus » de démonstration prennent le pas sur les qualités intrinsèques. Ainsi, il est remarquable que la taille de l'objet (voiture, maison, montre ou ... chien) devienne, par l'expression de sa force brute, un avantage qu'exhibent volontiers les nombreuses personnes qui ne connaissent de valeurs que celles de la « société de consommation ».

Avec des outils conceptuels différant sensiblement de ceux de Nietzsche, Hannah Arendt anticipait également que le développement économique conduise la société moderne à une perte de valeur : « On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne (...) s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'histoire ait jamais connue. »⁵⁴ Cette décadence est la conséquence de la victoire du travail sur les autres voies de la *vita activa*, l'œuvre et l'action : « Un des signaux d'alarme les plus visibles indiquant que nous sommes peut être en voie de réaliser l'idéal de l'animal *laborens*, c'est la mesure dans laquelle toute notre économie est devenue une économie de gaspillage dans laquelle il faut que les choses soient dévorées ou jetées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique. »⁵⁵ Cette spirale sans fin de la croissance économique ne bénéficie pas à son héros car « L'animal *laborens* ne fuit pas le monde, il en est expulsé dans la mesure où il est enfermé dans le privé de son corps, captif de la satisfaction de besoins que nul ne peut partager et que personne ne saurait pleinement communiquer. »⁵⁶ Au terme d'une analyse différente de celle d'Arendt, le point de vue exprimé par Taylor sur ce sujet est finalement assez proche : « La vie pleinement humaine se définit maintenant par le travail et la production d'une part, le mariage et la vie familiale

⁵⁴ Arendt, 1983, p. 401.

⁵⁵ Arendt, 1983, p. 185.

⁵⁶ Arendt, 1983, p. 167.

d'autre part. En même temps, les anciennes activités « supérieures » font l'objet de critiques virulentes. »⁵⁷

Ce n'est pas l'existence des « valeurs du troupeau », en tant que telles, contre lesquelles Nietzsche s'insurge. En effet, reconnaissant, dans son approche historique de la société, le clivage inévitable entre le grand nombre des « faibles » et l'exception des « forts », il ne pouvait regretter l'existence inévitable de valeurs pour la multitude. Il l'accepte même, du fait de l'*amor fati*, sans regret. Le danger vient plutôt du fait que ces valeurs, par le jeu de la volonté de puissance, ont pour effet de détruire les valeurs de haute culture. Filles du ressentiment du « faible », impuissant à créer, vis-à-vis du « fort », et ne pouvant vaincre ces derniers par leurs propres mérites, elles jouent de la mauvaise conscience pour brider les élites⁵⁸. Le « dernier homme » figure la disparition de la volonté, au profit d'une existence médiocre et sans danger. Il est ainsi admirable de constater à quel point la société post industrielle a pu détruire à une rapidité foudroyante la quasi totalité de la culture classique. Elle a investi l'ensemble des champs qui lui étaient traditionnellement réservés et s'est substituée, comme la mauvaise herbe fait reculer des espèces plus précieuses, à toute forme de savoir fondée sur des siècles de civilisation.⁵⁹

Pourquoi les hommes peuvent-ils vouloir une vie faible, décadente, décroissante, recherchant sa propre extinction ? Loin de s'en offusquer, Nietzsche explique que c'est un processus inévitable⁶⁰. Quand la vie faible se retourne contre elle-même, il s'agit en fait d'une ruse qui lui permet de rester vivante ; l'adhésion aux valeurs morales ascétiques constitue la seule condition de vie par laquelle la vie peut continuer de se manifester en tant que volonté de puissance. Loin de faire le jeu du ressentiment, celui de la puissance est toujours présent au cœur de la faiblesse.

Conclusion

⁵⁷ Taylor, 1998, p. 275.

⁵⁸ Cf. A. Lapied, 2006.

⁵⁹ Cf. A. Lapied, 2009. La communication, la publicité, moulinant à longueur de temps la pensée unique, vident du sens et rendent impossible l'émergence d'un public apte à recevoir des messages différents. La négation de l'individu, dans une société où tout se vaut, précipite les humains dans des communautarismes qui font le lit de la segmentation des marchés par les services de marketing. Afin d'éviter la saturation des besoins, le domaine du réel, du matériel, est quitté pour celui du mirage. Les firmes se vantent de produire et de vendre du rêve, ce qui peut être vu comme un retour vers les promesses intenables de la métaphysique.

⁶⁰ Voir la troisième dissertation de la *Généalogie de la morale* dont la dernière phrase est significative : « L'homme aime mieux vouloir le néant que de ne pas vouloir ».

Au terme de cet article, on peut dire que la concurrence est elle-même une interprétation. La volonté de puissance, perçue en tant que concept positif, permet d'appréhender les deux pôles de la destruction et de la création, souvent saisis dans une opposition entre statique et dynamique (1.1). Mais la volonté de puissance fonctionne aussi comme un instrument critique, contenant dans un même mouvement des forces nécessairement antinomiques. En ce sens, le processus de destruction créatrice fonctionne bien à un double niveau. Ce constat, loin d'être anecdotique, est cohérent avec la pensée même de Nietzsche : au-delà d'un tri, d'un argument romantique ou d'une dialectique, le processus de destruction créatrice fonctionne plutôt comme une boucle formée par deux éléments qui se renforcent mutuellement, sans aucune contradiction.

De notre point de vue, la figure emblématique de l'entrepreneur schumpétérien gagnerait à se lire sous cette interprétation plutôt que sous l'angle d'une mécanique binaire, ou d'une approche évolutionniste. Allons plus loin encore : on peut même se demander si l'expression « destruction – créatrice » est parfaitement appropriée pour caractériser l'analyse de Schumpeter⁶¹. Mais ceci fait l'objet d'une autre recherche. Dans le cadre de notre problématique, le jeu des volontés de puissance permet de fournir des explications cohérentes à des phénomènes économiques réels qui sont hors de portée de la théorie de la sélection naturelle. En effet, celle-ci résulte de la lutte pour la survie et, transposée au monde économique, dans nombre de situations la pérennité de l'entreprise n'est pas mise en jeu par le contexte de marché. C'est souvent la prise de risque excessive, par souci de domination, qui conduit à une surmortalité des firmes. L'exemple récent des institutions de crédit est révélateur de ce type de comportement.

Si la volonté de puissance peut contribuer à éclairer (métaphoriquement) les mécanismes de concurrence, elle ne saurait en constituer une justification morale. En effet, dans ce cadre théorique, la concurrence ne génère pas de valeur positive mais, bien au contraire, mène au déclin de la culture et, par là, de l'espèce humaine. Il faut cependant relativiser ce pessimisme, qui pourrait facilement revêtir les habits du nihilisme. A l'instar du progrès, la décadence se situe par delà le bien et le mal. Dans l'éternel retour, la renaissance ne peut se produire sans la mort et les forces les plus négatives ont ceci de positif qu'elles

⁶¹ C'est d'ailleurs ce que constate A. M. Diamond Jr. (2007) : "The supposed passage where Sombart allegedly presages the concept of creative destruction is quite different from Schumpeter's concept. Sombart talks about how once there is destruction, then someone may creatively discover a substitute for what is destroyed. But for Schumpeter, the new creation comes first, and then the old technology is destroyed." (note 2, p. 176).

rendent possible le renouveau par la magie de la destruction – créatrice. De telles constatations constituent la clef de l'*amor fati*, ne pouvant se comprendre comme le oui (*Ja*) de l'âne qui approuve tout, sans valeur, le fameux « tout se vaut » de notre époque. L'*amor fati* accepte le réel, l'actif comme principe créateur, le réactif comme une force nécessaire à la destruction, son double insécable, le tout constituant la vie foisonnante.

L'évolutionnisme que récuse Nietzsche est celui qui voit toujours la fonction derrière l'organe et finit par interpréter chaque action comme la nécessité de ses conséquences, véhiculant une vision téléologique (lamarckienne donc plutôt que darwinienne). Mais au fond, au-delà de cette critique et indépendamment de savoir à quel auteur il s'attaque, le reproche commun que Nietzsche formule à l'encontre de ces théories concerne sans doute l'idée de réactivité qui est sous-entendue (et plus encore le fait de croire à la « vérité » de ce qui est avancé alors qu'il ne s'agit que d'une interprétation). Dès lors, même si Darwin s'est expliqué sur l'utilisation de la lutte pour l'existence en tant que métaphore et sur le fait que les variables de la sélection intervenaient à titre aléatoire (point 2.2), il n'en demeure pas moins dans toute sa théorie, une « non-volonté » au profit d'une réactivité, notamment par rapport au milieu et aux relations d'interdépendance. Ces forces réactives et passives sont au cœur d'un même processus pour Nietzsche, à savoir la volonté de puissance. La destruction et la création sont solidaires dans la généalogie de la morale.

C'est donc à ce titre que la volonté de puissance constitue un mode descriptif pouvant offrir au final plus de pertinence pour comprendre le processus de destruction créatrice que la métaphore évolutionniste de la lutte pour l'existence. Au-delà d'une psychologie naïve (« l'obscure psychologie d'antan ») qui assimilerait volonté de puissance à simple désir de domination, c'est une « psychologie des profondeurs » qui est véhiculée par la volonté de puissance comprise en un seul mot : elle ne tend à rien d'extérieur à elle-même si ce n'est à l'auto-accroissement. La puissance « veut » plus de puissance ; les volontés de puissance sont des « quantités dynamiques » selon l'expression de Nietzsche. Et ce sont bien des volontés de puissance qui régissent les décisions des firmes pour poursuivre une expansion alors que leur survie n'est pas menacée (point 3.2) et bien que le résultat escompté ne soit pas la création la plus haute de valeur au sens où l'entend Nietzsche, « la valeur de la valeur » étant celle qui enrichit la vie, une valeur artistique plutôt que monétaire.

Nous concluons en affirmant que pour Nietzsche, le problème n'est pas celui de l'évolution de l'espèce mais un problème de culture c'est-à-dire de valeur et d'éducation qui

implique une incorporation des valeurs sur la longue durée. En ce sens, le surhomme n'est pas un messie mais un produit de l'histoire perçue comme un « grand laboratoire » axiologique et appréhendée par l'étude de la culture, non par une analyse métaphysique. A cause de cette incompréhension, Nietzsche a lui-même été, comme il l'écrit dans *Ecce Homo*, soupçonné de darwinisme ! La vision nietzschéenne de l'histoire, aux antipodes d'une conception téléologique, se caractérise par son dynamisme et le cycle de l'éternel retour. Il est alors possible de donner un sens au concept de la destruction – créatrice qui soit compatible avec la pensée de Nietzsche.

Références :

- Alchian, A., 1950, « Uncertainty, evolution and economic theory », *Journal of Political Economy*, vol. 58, n°3, pp. 211-222.
- Arena, R. et Lazaric, N., 2003, « La théorie évolutionniste du changement économique de Nelson et Winter : une analyse économique rétrospective », *Revue économique*, n°2, mars, pp. 329-354.
- Arendt, H., 1983, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Levy, Paris.
- Bazzoli, L. et Dutraive, V., 2006, « Fondements pragmatistes de l'institutionnalisme en économie. Théorie de la connaissance et théorie de l'action chez Veblen et Commons », *Revue de Philosophie économique*, 1, n°13.
- Backhaus J. G. et Drechsler W., 2006, *Friedrich Nietzsche (1844-1900) – Economy and Society*, Springer.
- Bergson, H., 1907, *Evolution créatrice*, Presse Universitaire de France, Paris.
- Bowler, P.J., 1983, *The eclipse of Darwinism: Anti-Darwinian evolution theories in the decades around 1900*, Johns Hopkins Univ. Press, Baltimore.
- Bowler, P.J., 1988, *The non-Darwinism revolution: Reinterpreting a historical myth*, Johns Hopkins Univ. Press, Baltimore.
- Busch, U. B., 2006, « On the Nietzsche-Reception in the GDR », in *Friedrich Nietzsche (1844-1900), Economy and society*, Springer, pp. 173-189.
- Call, L., 1998, « Anti-Darwin, anti-Spencer: Friedrich Nietzsche's critique of Darwin and Darwinism », *History of Science*, vol. 36, pp.1-22.
- Chaloupek, G., 1995, « Long-term economic perspectives compared: Joseph Schumpeter and Werner Sombart », *The European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 2, 1, pp. 127- 49.
- Darwin, C., 1859, *L'origine des espèces* 1859, (6^e édition), traduction d'Edmond Barbier, 1876, Reinwald, Paris.
- Darwin, C., 1871, *La descendance de l'homme* 1871,,(3^e édition), traduction d'Edmond Barbier,1881, Reinwald, Paris,.
- Diamond A. M., 2007, « The neglect of creative destruction in micro-principles texts », *History of Economics Ideas*, XV, 1, pp. 175-188.
- Dutraive, V., 2010, « L'institutionnalisme comme théorie de la connaissance et comme méthode des sciences sociales : l'épistémologie pragmatiste et évolutionniste de T. Veblen », *Economies et Sociétés*, Série « Histoire de la pensée économique », n°3.
- Eliade, M., 2008, *Le sacré et le profane*, Gallimard.
- Freeman, R.E., 1984, *Strategic management: A stakeholder Approach*, Boston : Pitman.

- Freeman, C. et Louca, F., 2001, *As times goes by. From the Industrial Revolutions to the Information Revolution*, Oxford University Press.
- Friedman, M., 1953, *Essays in Positive Economics*, University of Chicago Press, Chicago.
- Hodgson, G. M., 2002, « Darwinism in economics : from analogy to ontology », *Journal of Evolutionary Economics*, 12, pp. 259-81.
- Hodgson, G. et Knudsen, T., 2006, « The nature and units of selection », *Journal of Evolutionary Economics*, 16 (5), pp. 477-89.
- Koppl R. et Marciano, A., 2009, “Darwin, Darwinism and social Darwinism : What do we learn from Darwin’s theory of social evolution ?”, *Journal of Economic Behavior and Organisation*, 71, pp. 1-3.
- Lamarck, J. B., 1809, *Philosophie zoologique*, Première partie présentée par Jean-Paul Aron, 1968, U.G.E., Bibliothèque 10-18, - Paris.
- Lapied, A., 2006, *La loi du plus faible ou généalogie du politiquement correct*, Les Belles Lettres.
- Lapied, A., 2009, *L’anti-communicateur*, Sémiode Editions.
- Lazaric, N., 2010, *Les théories économiques évolutionnistes*, La Découverte, Paris.
- Lenoir, T., 1982, *The strategy of life : Teleology and mechanics in nineteenth century German biology*, D. Reidel, Dordrecht and Boston.
- Leroux. A., 1997, « L’évolutionnisme de Friedrich Hayek. Une double controverse révélatrice d’une double illusion », *Revue économique*, vol. 48, 3, pp. 751-760.
- Marciano, A., 2009, “Why Hayek is a Darwinian (after all) ? Hayek and Darwin on social evolution”, *Journal of Economic Behavior and Organisation*, 71, pp. 52-61.
- Marciano, A., 2007, “Economists on Darwin's theory of social evolution and human behaviour”, *The European Journal of the History of Economic Thought*, 14:4, pp. 681-700.
- Moles, A., 1990, *Nietzsche’s philosophy of nature and cosmology*, Alistair Moles, Peter Lang Publishing, Inc., New-York.
- Moore, J. S., 2001, « Nietzsche’s anti-Darwin », 11th annual conference of the Friedrich Nietzsche Society, Emmanuel College Cambridge UK.
- Nehamas, A., 1985, *Nietzsche : Life as Literature*, Harvard University Press, Cambridge, Mass and London.
- Nietzsche, F., 1971, *La généalogie de la morale*, Œuvres philosophiques complètes, t. VII, Gallimard, Paris.
- Nietzsche, F., 1974, *Crépuscule des idoles*, Œuvres philosophiques complètes, t. VIII, Gallimard, Paris.
- Porcher, F., 2010, « « Utilité » versus « volonté de puissance ». Sens et portée de l’anti-utilitarisme de Nietzsche », *Revue de MAUSS permanente*, 6 juillet.

- Reinert, E. S., 2002, "Schumpeter in the Context of two Canons of Economic Thought", *Industry and Innovation*, vol.6, no. 4.
- Reinert H. et Reinert E. S., 2006, "Creative destruction in Economics", in *Friedrich Nietzsche (1844-1900), Economy and society*, Springer, pp. 55-85.
- Santarelli, E. et Pesciarelli, E. 1990, "The Emergence of a Vision: The Development of Schumpeter's Theory of Entrepreneurship", *History of Political Economy*, vol.22, n° 4, pp. 677 - 696.
- Schumpeter, J.A., 1912, *Theory der wirtschaftlichen Entwicklung*, 1st ed, Leipzig: Duncker & Humblot.
- Schumpeter, J.A., 1926, *Theory der wirtschaftlichen Entwicklung*, 2nd ed, Leipzig: Duncker & Humblot.
- Schumpeter, J.A., 1934, *The Theory of Economic Development*, translated by Redvers Opie, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Schumpeter, J.A., 1939, *Business Cycles : A theoretical, Historical, and Statistical Analysis on the Capitalist Process*, 2 vols, New-York : McGraw-Hill.
- Schumpeter, J.A., 1950, *Capitalism, Socialism and Democracy*, 3rd ed, New-York: Harper & Brothers.
- Schumpeter, J.A., 1954, *History of economic analysis*, New-York: Oxford University Press.
- Schwartz, S. P., 1993, "The status of Nietzsche's theory of the will to power in the light of contempory philosophy of science", *International studies in philosophy*, xxv, pp 85-92.
- Senn, P. R., 2006, "The influence of Nietzsche on the History of Economic Thought", in *Friedrich Nietzsche (1844-1900), Economy and society*, Springer, pp. 55-85.
- Shionoya, Y. 1990, 'The Origin of the Schumpeterian Research Program: AChapter Omitted from Schumpeter's *Theory of Economic Development*,' *Journal of Institutional and Theoretical Economics*, 146, 2, pp. 314-327.
- Shionoya, Y., 1997, *Schumpeter and the Idea of Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Shionoya, Y., 2008, "Schumpeter and Evolution: An Ontological Exploration", in *Marshall and Schumpeter on evolution, economic sociology of capitalist development*, Shionoya, Y. et Nishizawa T., Edward Elgar Publishing, pp. 15-35.
- Sombart, W., 1927, *Der moderne Kapitalismus*. München & Leipzig: Duncker & Humblot.
- Sombart, W., 1932, *L'apogée du capitalisme*, Trad. de S. Jankélévitch, Payot, Paris.
- Streissler, E. W., 1994, « The influence of German and Austrian Economics on Joseph A. Schumpeter », in *Schumpeter and the History of Ideas*, Y. Shionoya and M. Perlman eds., Ann Arbor, The University of Michigan Press, pp. 13-38.

- Sweedberg, R., 1991, *Schumpeter. A biography*, Princeton:Princeton University Press.
- Taylor, C., 1998, *Les sources du moi*, Editions du Seuil, Paris.
- Van Meerhaeghe, M. A. G, 2006, Nietzsche and Economics » in *Friedrich Nietzsche (1844-1900), Economy and society*, Springer, pp. 39-53.
- Veblen, T., 1919, *The place of science in Modern Civilization*, Viking Press, New-York.